

Entretien avec Jean Dréville

Michel Coulombe

Volume 6, Number 3, February–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1987). Entretien avec Jean Dréville. *Ciné-Bulles*, 6(3), 14–18.

Michel Coulombe

« On ne dirige pas tellement les acteurs, on les conseille. »

■ On a peine à croire que Jean Dréville a 80 ans. En fait, il pourrait aisément

laisser croire qu'il est son propre fils ! Alerte, disert, cordial, précis, il promène volontiers sa mémoire, impressionnante, du cinéma muet au dernier Festival de Cannes. Le grand livre des souvenirs de Jean Dréville déborde de noms qui font rêver, qui rappellent la magie du cinéma : Harry Baur, Madeleine Renaud, Charles Vanel, Jean-Pierre Aumont, Françoise Rosay, Noël-Noël, Louis Jouvet, Bernard Blier, Serge Reggiani, Michel Simon, Pauline Carton, Jeanne Moreau, Michel Galabru, Vittorio de Sica, Orson Welles. Remarquable bilan. En fouillant la filmographie de Jean Dréville on découvre même, en 1932, deux chansons filmées, **À la Varenne** et **La Chanson du muguet**, qui viennent rappeler, à point nommé, que les clips ne sont pas, comme on voudrait bien le laisser croire, des nouveautés absolues.

Ciné-Bulles : *Au début du siècle être attiré par le cinéma, ce n'était quand même pas évident...*

Jean Dréville : Mon père considérait le cinéma comme un spectacle de foire. Et il n'était pas le seul. Personne n'a pris le cinéma au sérieux. La preuve c'est Méliès qu'on a découvert combien de temps après. Ses films

passaient dans les foires. La première fois où j'ai vu du cinéma, c'était dans une baraque foraine et ce devait être un Méliès car c'était en couleur et cela s'appelait **La Poule aux oeufs d'or**. Je me souviens seulement d'une image, une poule qui pondait sur le bord d'une route où il y avait de l'eau dans le caniveau. Les oeufs tombaient sur le pavé comme dans une gerbe et jaillissaient des poulets. Cela m'a complètement ébloui.

Mon père m'a beaucoup aidé, bien que n'aimant pas le cinéma. Étant rédacteur en chef d'une revue de photographie, il avait une carte pour entrer aux représentations corporatives, alors je me nourrissais de cinéma, mais pas du tout à dose homéopathique : je me tapais au moins sept ou huit films par semaine, au minimum. Très peu de temps après, voyant que je mordais à la chose, mon père m'a aidé à créer des revues de cinéma.

Ciné-Bulles : *Comment parlait-on des films dans les journaux ?*

Jean Dréville : On en parlait d'une façon beaucoup plus sérieuse qu'aujourd'hui. Ce n'étaient pas les 15 lignes qu'on lit sur un film aujourd'hui mais un tiers de page, un véritable feuilleton, une étude très sérieuse sur les films. Rien à voir avec les films qu'on encense ou qu'on démolit en trois coups de cuillère à pot. J'étais donc critique de cinéma et j'ai fondé en 1927, successivement, trois revues d'art cinématographique, des revues de grand luxe. Je voulais une critique strictement indépendante. Votre serviteur avait 23 ans. À cet âge, on a la dent dure. Alors tous les films commerciaux en prenaient un grand coup. Or, qui faisait vivre cette revue ? La publicité. Les annonceurs me donnaient 300 francs pour une page de publicité et moi, si le film était mauvais, je le démolissais. On me faisait venir en me disant que quelque chose ne tournait pas rond... et je disais : « Ah ! Excusez-moi, je vais foutre le collabora-



Jean Dréville (Collection : Cinémathèque québécoise)

teur à la porte. » Alors je changeais de nom ! J'ai changé comme cela trois fois.

J'avais fait un article sur un film de Marcel L'Herbier que je trouvais beaucoup trop commercial. Alors L'Herbier me fait venir dans son bureau et me dit, en substance : « Vous regrettez une certaine époque du cinéma, une époque de recherche, mais maintenant le cinéma est grand, il doit toucher un très vaste public. Et moi je ne crains pas de tourner. J'ai commencé un grand film commercial, **L'Argent**, d'après Émile Zola, et ce sera un film très cher, donc un film de très grande audience. Vous allez le juger commercial. » Et avec le culot de mes 20 ans, au bout de cette conversation qui a tourné d'une façon assez amicale, je lui dis : « M. L'Herbier, et si je faisais un film sur votre film. Donnez-moi un appareil de prise de vue, laissez-moi faire et je ne vous gênerai pas dans votre travail. » L'Herbier a trouvé cela très intéressant et je ne l'ai pratiquement plus revu. Il m'a donné un appareil de prise de vue et j'ai fait **Autour de l'argent** qui a été accueilli avec enthousiasme par mes confrères de la presse.

Ciné-Bulles : Aviez-vous déjà vu des films tournés sur des films ?

Jean Dréville : Non, pour la bonne raison qu'on n'en faisait pas. Le seul petit fragment que j'avais vu, c'étaient quelques petites prises de vues comme cela sur le **Napoléon** d'Abel Gance et cela m'avait un petit peu excité.

Ciné-Bulles : Vous avez été un des premiers critiques à passer du côté des cinéastes, n'est-ce pas ?

Jean Dréville : À la suite de ce coup d'essai, j'ai pris goût à la chose, la prise de vue m'intéressait. J'ai eu une période très heureuse pendant quelques années où j'ai fait des films où je faisais tout. J'ai réalisé cinq

ou six courts métrages dont un sur la Hollande où je faisais tout. J'étais l'auteur complet. Le film durait 20 minutes, j'ai mis six mois. Cela ne me coûtait rien.

Ciné-Bulles : Cela vous rapportait-il quelque chose ?

Jean Dréville : Non, mais j'étais chez des paysans qui me nourrissaient, c'est une façon extraordinaire de faire du cinéma. J'avais repéré un paysage, j'allais avec ma caméra et je disais je reviendrai à un autre moment, le nuage n'est pas à la bonne place... Faire du cinéma comme cela, c'est formidable. Quand j'ai commencé à faire de grands films, j'ai compris que je ne pourrais plus me permettre cela. Un jour, un copain de ciné-club me dit que sa mère est dans la distribution et qu'il faut qu'elle me fasse faire un grand film. À cette époque, un metteur en scène était un monsieur respectable d'au moins 35, 40 ans. Je rencontre la mère de mon copain qui me dit : « J'ai vu vos films, c'est gentil. Je ne fais pas de cinéma d'avant-garde. Si vous voulez faire un film, ce sera un film commercial. » J'ai mis tellement d'amour du cinéma dans ce film, tellement de recherche que ce film destiné au gros public a inauguré une salle d'avant-garde ! (rires)

Ciné-Bulles : C'étaient les débuts du parlant ?

Jean Dréville : Le cinéma muet, de par son infirmité, devait se trouver un style ; il fallait tout exprimer par l'image. Tout un alphabet s'est créé pour que les gens comprennent une histoire sans la parole. Il fallait être ingénieux, le parlant a un petit peu stoppé cette invention. Les trois premières années du parlant c'était épouvantable, la dictature du son. La mise en scène consistait, comme sur une scène de théâtre, à faire entrer les gens dans le champ. Mon premier et mon deuxième film parlant, complètement

Filmographie de Jean Dréville

- 1929 : **Autour de l'argent**
- 1929 : **Quand les épis se courbent**
- 1932 : **Pomme d'amour**
- 1932 : **Le Baptême d'Oscar**
- 1933 : **Midi**
- 1933 : **Trois pour cent**
- 1934 : **Un homme en or**
- 1935 : **Touche-à-tout**
- 1935 : **Coup de vent**
- 1936 : **Les Petites Alliées**
- 1937 : **Troïka sur la piste blanche**
- 1937 : **Maman Colibri**
- 1937 : **Les Nuits blanches de Saint-Pétersbourg**
- 1938 : **Son oncle de Normandie**
- 1938 : **Le Joueur d'échecs**
- 1939 : **Le Président Haudecoeur**
- 1941 : **Annette et la dame blonde**
- 1942 : **Les affaires sont les affaires**
- 1942 : **Les Cadets de l'océan**
- 1943 : **Les Roquevillard**
- 1943 : **Tornavara**
- 1944 : **La Cage aux rossignols**
- 1945 : **La Ferme du pendu**
- 1946 : **Copie conforme**
- 1947 : **La Bataille de l'eau lourde**
- 1948 : **Les Casse-pieds**
- 1948 : **Retour à la vie** (deux sketches)
- 1949 : **Le Grand Rendez-vous**
- 1951 : **Les Sept Péchés capitaux (La paresse)**
- 1951 : **La Fille au fouet**
- 1952 : **Horizons sans fin**
- 1954 : **La reine Margot**
- 1954 : **Escale à Orly**
- 1956 : **Les Suspects**
- 1957 : **La Belle et le Tzigane**
- 1958 : **À pied, à cheval et en spoutnik !**
- 1959 : **Normandie-Niemen**
- 1960 : **La Fayette**
- 1965 : **La Nuit des adieux**
- 1965 : **La Sentinelle endormie**

oubliés aujourd'hui, gardaient la mobilité et les astuces du cinéma muet.

Par la suite, je fais la connaissance de Roger Ferdinand, un auteur plutôt boulevardier mais de qualité. Avec lui, je fais trois pièces filmées en trois ans. À l'époque, le théâtre nourrissait beaucoup le cinéma français. Des pièces filmées que je ne rejette pas du tout, parce que j'y ai mis beaucoup de recherche visuelle. Elles donnaient une illusion de cinéma.

Ciné-Bulles : Avez-vous continué de tourner pendant la guerre ?

Jean Dréville : Je suis celui, avec Christian-Jaque, qui en ai fait le plus, chacun cinq films. Ce qui était beaucoup. Le cinéma a été stoppé par la guerre. On a quand même fait de bons films. Aujourd'hui, on tourne 180 films par année en France dont à peine 10 sont de bons films.

Ciné-Bulles : Sentez-vous qu'il y a une détérioration ?

Jean Dréville : C'est épouvantable, effrayant. Des films dont on se dit que, même si on n'en tire que deux ou trois copies, ils ne feront pas leurs frais. Un film coûte cher même s'il est mauvais. Alors on se demande quelles sont les raisons qui déterminent la fabrication de ces films-là. Certains ont perdu la notion de professionnalisme que les Américains possèdent toujours à fond.

Ciné-Bulles : Comme critique vous condamniez le cinéma commercial. Vous avez tout de même fait un cinéma qui se voulait rentable tout au long de votre carrière, n'est-ce pas ?

Jean Dréville : Mais être rentable ne veut pas dire faire de la merde. Quand je dénonce le cinéma français d'aujourd'hui, je ne parle

pas de commerce, je dis que ce n'est même pas commercial parce que ce n'est pas sortable ! Un film non commercial peut être rentable, si la presse est bonne, si le bouche à oreille fonctionne. **Trois hommes et un couffin**, par exemple. Sur les 40 films que j'ai faits, j'ai eu trois cas d'exception, des films bon marché qui ont été le triomphe de l'année.

Ciné-Bulles : Avez-vous toujours travaillé au scénario de vos films ?

Jean Dréville : Je n'ai jamais fait ce que font souvent mes jeunes confrères aujourd'hui qui veulent tout faire. Le cinéma est un art de collaboration. Je ne me suis jamais cru capable d'être l'auteur intégral d'un scénario et d'un dialogue. D'abord parce que je ne suis pas dialoguiste, c'est un métier. C'est déjà pas mal que je puisse juger si un dialogue est bon ou mauvais.

Ciné-Bulles : Vous terminez **Autour de l'argent** sur cette idée que vous avez abandonné un métier trop exigeant.

Jean Dréville : Quand j'ai fait ce commentaire il y a 10 ans, quand le film a été sonorisé, j'étais très étonné de voir que Claude Lelouch, qui adore le cinéma, puisse à la fois diriger des acteurs et avoir l'oeil dans la caméra. Moi, à partir du moment où je suis vraiment préoccupé par les questions techniques, je ne peux pas juger du jeu d'un acteur. À mes débuts, on m'avait collé c'est un bon technicien. J'en ai eu marre. La technique étant acquise je me suis consacré aux acteurs.

Ciné-Bulles : Quel rapport établissiez-vous avec les acteurs ?

Jean Dréville : Le metteur en scène doit s'acharner à mettre le comédien en confiance plutôt qu'à le diriger. On ne dirige pas tellement les acteurs, on les conseille. J'ai pris

« Je ne sais pas ce que je vaudrais comme metteur en scène mais je suis un très bon monteur ! J'ai toujours fait des films rapides. J'ai horreur de ce que j'appelle le changement de fesse, le spectateur qui commence à s'ennuyer. Alors je guette cela dans les salles. Si vous avez une lenteur dans un film, un moment où l'on s'ennuie, si vous avez un moment de grand intérêt, cela se ressent dans toutes les salles. Mon grand plaisir, dans le temps, c'était avant que le négatif soit coupé, d'essayer de passer la copie de travail en double bande devant un public. On ne s'y trompe pas. »
(Jean Dréville)



« Le cinéma c'est de l'artisanat. Je suis ravi quand un critique me traite d'artisan. Il me fait un très joli compliment. »
(Jean Dréville)

une habitude très vite de ne pratiquement rien dire à l'acteur pour la première prise. Souvent j'ai là une fraîcheur que je vais perdre si je lui indique une chose qu'il ne peut pas faire ou qu'il sent mal. Il sera alors trop tard pour retrouver la fraîcheur. En général, je fais une première prise sans indication sauf les indications techniques et après des petites corrections, des petites choses qu'on murmure à l'oreille. Un jour, un journaliste sur le plateau de **Copie conforme** s'adresse à mon assistant et lui dit : « Mais il n'y a pas de metteur en scène dans ce film, qu'est-ce qui se passe ? » J'ai horreur des gens qui font du cinéma sous prétexte qu'ils sont metteurs en scène.

Ciné-Bulles : *Les studios vous ont-ils imposé des acteurs ?*

Jean Dréville : À cette époque ou bien on faisait un film pour une vedette et il fallait choisir le sujet pour la vedette, ou bien on faisait un film basé sur la qualité du scénario et il fallait trouver des acteurs qui correspondent. On ne m'a jamais rien imposé. Au tout

début, j'ai été assez impressionné par les acteurs, les grands acteurs. Harry Baur m'a impressionné. Louis Jouvet moins car je n'ai pas eu avec lui la collaboration qu'on a avec une vedette. « Vous êtes metteur en scène, je suis metteur en scène. Vous me dites ce que vous voulez. » J'étais un peu désarçonné. Et **Copie conforme**, où il joue cinq personnages, est le seul film dans ma carrière où j'ai préparé les scènes avec une doublure ! Je faisais la scène à mon idée avec la doublure et on allait chercher Jouvet.

Ciné-Bulles : *Il y a des acteurs que vous avez souvent retrouvés. Par exemple, Charles Vanel.*

Jean Dréville : J'ai fait cinq films avec lui, ce qui est beaucoup, ce qui n'est pas encore assez parce que Charles Vanel, qui a maintenant 94 ans, voudrait faire un dernier film et m'a demandé : « Je voudrais mourir sur un truc qui me plaise et qu'on le fasse ensemble... » Il faudrait que je lui trouve un petit rôle qui soit un grand rôle, car il n'est plus en état de faire du cinéma. Un peu comme

« J'ai fait peu de chose pour la télévision. Incontestablement, elle et moi, ça fait deux ! On vous demande un effort démesuré, tourner dix à douze minutes par jour, plus que pour le cinéma, pour un résultat éphémère, sans suite. C'est comme le journal qu'on lit et qu'on jette. Il y a bien de temps en temps une rediffusion... Malgré consolation.

Vous êtes vu, paraît-il, par X millions de spectateurs. Oui, mais dans quelles conditions ? Il manquera toujours la concentration qu'apporte la situation de spectateur dans une salle, coupé de son environnement. Si je n'avais fait que de la télévision, il y a longtemps que mes films auraient disparu... »
(Jean Dréville, **Jean Dréville 40 ans de cinéma**)

Sarah Bernhardt, que j'ai vue gamin, qui a fait ses adieux sur scène assise dans un fauteuil monumental avec sa jambe de bois sans bouger de toute la soirée.

Ciné-Bulles : Vous n'avez pas tourné depuis 20 ans, n'avez-vous pas été tenté de reprendre du métier ?

Jean Dréville : Justement, j'ai un projet, un sujet que j'aime beaucoup, que je peaufine depuis 20 ans et qui est tout prêt à tourner, mais je n'arrive pas à le monter parce que c'est une grande histoire d'amour et ce n'est pas ce genre de sujet que les producteurs recherchent. Aujourd'hui, il faut de la violence, du sexe, etc. Évidemment, il n'y a rien de tout cela dans ce sujet-là. C'est un film qui se passe sept ans après la fin de la guerre, une très belle histoire d'amour qui m'a été contée... Peut-être les producteurs croient-ils que je suis gâteux. C'est possible. À 80 ans, il y a des gens qui sont gâteux, moi je ne crois pas, j'ai de la chance. Peut-être que je manque de persévérance...

Ciné-Bulles : Y a-t-il des films que vous auriez voulu faire ?

Jean Dréville : Il y a au moins 20 films que j'aurais voulu faire et que d'autres ont fait ou qui ne se sont jamais faits. Par exemple, quand on a découvert Mille Bardot, je voulais tourner **Chambre obscure** de Nabokov. Avec Bardot débutant cela aurait été sensationnel. Mais je n'ai jamais pu monter l'affaire, pour une histoire de droits.

Ciné-Bulles : Plusieurs de vos films ont disparu. Vous n'en retrouvez pas la trace ?

Jean Dréville : Dès qu'un film n'avait plus ses droits d'exploitation, les producteurs laissaient moisir la pellicule et envoyaient toutes les copies à la récupération. C'est Henri Langlois qui a commencé à grappiller les copies à droite et à gauche. Dans ma candeur naïve, je croyais qu'un négatif était une chose précieuse que l'on mettait dans un coffre. Pas du tout. Depuis dix ans, je commence à récupérer des copies 16 mm de mes films à droite et à gauche, mais ce n'est pas facile. Actuellement, je suis à la tête de 15 films de mon oeuvre sur un total de 40. La Cinémathèque en a environ 10 en 35 mm. Cela fait 25 films...

Ciné-Bulles : Il reste 15 absents ?

Jean Dréville : Oui, mais on peut les tirer, c'est une question d'argent. Pour sauver un film, il faut une suite de trois opérations qui coûtent très cher et y aller image par image parce qu'il y a rétrécissement de la pellicule. Cela coûte cent mille francs. Beaucoup d'argent. Qui voulez-vous qui paie, ce sont des films qui n'ont plus de rentabilité, sauf, éventuellement, la télévision ? S'il n'y a pas de vente à la télévision, de nombreux films demeurent en sursis de destruction... ■



Normandie-Niemen
(Collection : Cinémathèque québécoise)